

vent, dans un autre mal, dont ils n'apercevaient point la portée future et les conséquences lointaines.

L'abus que les dissidents avaient fait et faisaient de divers textes inspirés, sur lesquels ils s'efforçaient d'appuyer leurs erreurs, effraya un certain nombre, un nombre considérable de catholiques d'une orthodoxie inquiète; et il se produisit parmi eux une sorte de réaction contre l'usage même des saintes Lettres, dont chaque page, murmurait-on avec les exagérations de la peur, renfermait, comme des serpents sous l'herbe, les plus terribles dangers d'hérésie.

Sans oser formuler publiquement une prohibition absolue qui fût tombée sous les censures de l'Église sans s'avouer sans doute bien nettement à elle-même son propre dessein, cette école timorée tendit dès lors à écarter de la main des croyants le Livre divin qui fait le fondement de notre foi; et elle travailla à le remplacer peu à peu par une littérature pieuse, destinée à donner, aux cœurs et aux esprits, une nourriture accommodée à leurs forces et une alimentation sans péril.

Quelques-uns de ces livres, nous n'hésitons pas à en convenir, sont excellents en eux-mêmes et ont contribué à la sanctification de maintes âmes. Toutefois, c'est l'exception. Dans la plupart de ces ouvrages (où trop souvent, hélas! le sucre de la dévotion remplaçait le sel de la sagesse), les vérités éternelles et les vrais enseignements évangéliques ne tardèrent pas à être délayés et comme perdus dans des eaux étrangères: doctrines individuelles ou collectives, considérations ascétiques ou mystiques, règles de piété, méthodes, moyens, procédés de perfection et oraisons de toute sorte. Plusieurs sont absolument navrants par leur insignifiance intellectuelle, par leur étroitesse de conception, par leurs idées fausses ou leur absence d'idées, par leur entière ignorance: ignorance du monde réel, ignorance du cœur humain, ignorance des véritables voies de Dieu. Mais les uns comme les autres, les meilleurs comme les lamentables, sont tout autre chose (oui, absolument autre chose) que l'Évangile, dont ils ont, par un envahissement insensible, nous allions dire clandestin, usurpé sans bruit la mission apostolique.

Qu'on nous permette (avant d'examiner tout à l'heure les conséquences de cette littérature), qu'on nous permette d'insister, au risque de nous répéter, au risque même d'être long, sur ce renversement, sur cette révolution occulte, accomplie, sans aucun changement extérieur, dans la vie intime et dans les habitudes des multitudes orthodoxes.

Ayant pour principe et pour objectif de faire connaître et aimer au peuple chrétien la teneur même de l'Évangile, les saints Pères, comme nous l'avons vu plus haut, loin de vouloir le suppléer ou le remplacer par leurs propres écrits, avaient consacré leurs efforts à en élucider les moindres expressions, à en scruter et à en expliquer le sens, non pour que le commentaire fût disparaître le texte, mais afin que les fidèles, dans l'intérieur de leur maison, tantôt seuls et tantôt en famille, compris et goûtassent de mieux en mieux la vivifiante saveur de la sainte Parole. En exigeant, à l'époque du protestantisme et dès le premier siècle de l'imprimerie, que les traductions en langue vulgaire fussent désormais accompagnées de notes approuvées et de citations des docteurs, le Concile œcuménique réuni à Trente avait ratifié solennellement une si juste conception des choses par la sanction de son indéfectible autorité.

Telles avaient été la doctrine et l'universelle coutume depuis le commencement. Et certes, si les écrits dont nous parlons, s'inspirant de la même pensée et travaillant dans le même sentiment, fussent restés dans cette même direction, il n'y aurait rien à dire à leur sujet, sinon à louer le mérite des uns et à regretter l'imperfection des autres... Mais ce qu'il y eut de déplorable, c'est que, partant d'un point de vue tout différent, et s'écartant en cela de la double tradition de l'Église et des Pères, ils poursuivirent tacitement et finirent par atteindre le but opposé. Considérant le Livre sacré comme inutile à lire par les fidèles, voire même comme dangereux, on crut faire œuvre pie de le reléguer, loin des profanes, dans les savantes arcanes du sanctuaire.

N'était-ce point oublier que les discours de Jésus, au lieu de se renfermer, pour

quelques initiés, dans une enceinte soigneusement close, ont au contraire retenti en plein air sur les places publiques, sur la pente des monts, sur la rive des lacs, au sein des foules populaires pressées autour de lui: parmi les ignorants comme parmi les doctes; parmi les bons et les méchants, les grands et les petits, les justes et les pécheurs; parmi les juifs, les païens, les vieillards, les femmes, les enfants? N'était-ce point oublier qu'il a été prescrit aux apôtres et à leurs successeurs d'annoncer partout ce même Évangile, à travers les siècles, et de le faire entendre ici-bas à tout être créé: *Evangelium unicum, predicatum Evangelium omni creature*. N'était-ce point oublier que cet ordre était tellement absolu que, quand il arrivait à Notre Seigneur de prendre à part ses disciples et de s'entretenir avec eux en dehors des multitudes, il ne manquait pas de leur bien spécifier que ces paroles mêmes, qu'il leur adressait alors en particulier, devaient, après lui, être répandues et répandues comme tous ses autres enseignements: "Ce que je vous expose présentement dans l'ombre, vous avez à le proclamer dans le plein jour; et ce que vous entendez à l'oreille, vous avez à le prêcher sur les toits?"

La terreur, que l'on eut de voir les lecteurs s'égarer dans les sentiers de l'hérésie, ferma les yeux sur ces recommandations du divin Maître et sur la constante volonté de l'Église.

VI

Toutefois, le besoin des âmes et des esprits était tel que, malgré les influences et malgré le courant, certains fidèles, plus ou moins rares ou nombreux, essayaient et voudraient essayer encore de retourner à la lecture du Nouveau Testament.

Mais, comme si toutes les circonstances eussent fatalement concouru à maintenir et à élargir graduellement la séparation entre les peuples et la parole de Dieu, un obstacle se présentait tout d'abord devant eux, très secondaire en apparence et très grave en réalité, qui ne tardait pas à décourager et à arrêter peu à peu leur bon mouvement.

Au milieu des progrès ou changements croissants de notre langue depuis le xv^e siècle, et à l'encontre des exigences littéraires qui en découlaient, il était malheureusement advenu que les traductions de l'Évangile s'étaient immobilisées dans une forme d'aspect bizarre et singulier qui leur enlevait, pour la généralité des lecteurs, tout mouvement, toute couleur, toute vie.

Par un respect extrême de la lettre des textes saints, respect légitime et sacré dans son principe, mais que nous croyons mal entendu dans son application, les divers traducteurs qui se sont succédé semblent avoir en effet considéré comme un devoir de ne tenir aucun compte de l'idiome dans lequel on devait les lire. Ils se sont invariablement appliqués à décaler avec la plus scrupuleuse minutie la tournure des phrases, la disposition des mots, c'est-à-dire la matérialité extérieure des écrits qu'ils avaient à traduire. C'était, avec des consonances françaises, parler grec, latin ou hébreu dans notre pays.

Quelle que fût la vaste science ou le talent des auteurs, il devait forcément résulter de cette méthode (qui provenait, elle aussi, de l'école de la crainte) des traductions en style barbare. Qui ne le connaît, hélas! et qui ne l'a déploré, ce style laborieux, contourné, surchargé d'incidents, ce style pénible et sans clarté, au sein duquel l'attention, bientôt rebutée et lasse, épuise vainement ses forces à suivre l'idée et parfois même à chercher le sens, devenu incompréhensible!

Tout défaut cependant engendro un autre défaut. En contribuant de la sorte à obscurcir la pensée et à en fausser l'expression vraie, cette méthode entraîna, par une conséquence naturelle et logique, la nécessité d'élucider presque chaque parole par des explications extrinsèques. De là l'excès des annotations et gloses, dont l'Église n'avait prescrit l'usage que dans les simples et sobres limites de l'indispensable. Peu nombreuses, elles sont un secours qui aide et satisfait l'esprit; trop nombreuses, elles étouffent le texte, et font perdre le fil du récit.

Parlons-nous aussi de ces vieux us typographiques, que l'on a cru devoir conserver religieusement dans les traductions de l'Évangile, comme si ces formes, dispa-

rées de nos habitudes, avaient en elles-mêmes quelque chose d'hérétique, d'inviolable et de sacré? Parlerons-nous de ces pages étranges qui présentent au regard étonné deux longues et étroites colonnes d'alinéas minuscules, munies à leur pied de toute une broussaille de notes, et constellées çà et là de mille renvois menaçants? Tout cela encore éloigne le lecteur moderne.

Parmi ces arrangements purement extérieurs, il en est un en particulier qui a eu, suivant l'avis des meilleurs juges, la plus fâcheuse portée.

Chacun sait que les éditions latines et grecques de l'Ancien et du Nouveau Testament sont disposées en chapitres et en versets. Mais ce qui est peut-être moins connu, c'est que ces coupures, purement arbitraires, ne font aucunement partie du texte même des saintes Lettres. La distribution par chapitres remonte au xiii^e siècle et fut l'œuvre du cardinal Hugues de Saint-Cher. Quant à la division par versets numérotés, elle fut introduite, au xv^e siècle, par le célèbre imprimeur parisien Robert Estienne, et ne tarda pas à être universellement adoptée, vu l'extrême commodité d'une telle innovation pour les citations, vérifications et recherches d'un passage quelconque de l'Écriture.

Cette ingénieuse idée facilitait en effet dans les plus grandes proportions le travail des savants, des exégètes, des prédicateurs: mais là s'arrêtait son utilité. En transportant dans les traductions en langue vulgaire (c'est-à-dire dans des éditions, non de recherche, mais de méditation et de lecture), ces divisions de l'imprimeur Estienne; en introduisant dans les discours du Sauveur et dans la narration des évangélistes ces perpétuelles et brutales hachures qui troublaient l'esprit comme le regard; en imposant à l'intelligence, sans aucune nécessité ni profit, cette marche constamment arrêtée et reprise, cette allure agitée, saccadée et sautillante, on détruisit de plus en plus, par une seconde faute de servilisme, le charme intrinsèque, le charme profond et paisible du Livre de Vie.

Avez-vous parfois savouré la douceur d'une promenade fortifiante dans quelque une de ces routes agrestes et silencieuses qui s'enfoncent au milieu des grands bois, dans ces belles avenues, bordées d'arbres séculaires où chantent les oiseaux, émaillées de fleurs champêtres où butinent les bourdonnantes abeilles? Au-dessus de votre tête le ciel inlini, autour de vous le grand silence et les ombres épaisses, en vous le sentiment de la présence de Dieu. Comme ce voyage au sein de la nature vous repose! Comme tout votre être se complait en la calmante fraîcheur de cette solitude tranquille et goûte délicieusement et sans trouble la vie universelle qui le pénètre de toutes parts!...

Eh bien! supposez maintenant qu'un ingénieur, afin de bien établir pour lui-même et pour les autres la situation de chaque détail du terrain, s'avise de faire creuser, tous les quatre ou cinq mètres, des fossés indicateurs en travers de la route. N'est-il pas évident qu'en vous condamnant désormais à franchir à toute minute ces démarcations incessantes, il aura mis fin à vos courses dans la forêt, et, sans toucher à une branche ni à une feuille, fait disparaître l'attrait indéfinissable qui, tantôt le matin, tantôt le soir, tantôt aux heures du plein midi, dirigeait vos pas vers ces ombreuses allées?

Tout semblable est l'effet que produit cette coupure des versets dans les diverses traductions. On trouble le lecteur, on le fatigue, on l'irrite presque: on le détourne de la forêt sacrée.

Dans les extraits évangéliques que donnent les Paroissiens et les livres de Messe, on a, il est vrai, totalement écarté les versets, ainsi que les notes, dont quelques-unes pourtant nous sembleraient parfois être indispensables. Mais on est tombé dans un excès opposé et non moins regrettable, par la façon dont on a imprimé ces fragments, toujours précédés, comme on sait, de la formule traditionnelle: *En ce temps-là...*

Quelle considérable quo soit le passage cité, quelque distincts que puissent être les événements, les épisodes, les pa-

roles, les dialogues, les discours qui s'y trouvent relatés, on a adopté pour règle inflexible de ne jamais aller à la ligne, de courir ainsi tout d'une haleine du commencement jusqu'à la fin, sans s'arrêter une seconde et sans prendre le temps de respirer. Les quatre récits de la Passion, que nous lisons durant le cours de la Semaine sainte, occupent chacun huit, dix et même douze pages ininterrompues: pas une seule halte. L'immense alinéa forme un bloc indivisible une masse compacte où toutes les phrases se touchent, se pressent, se coagulent les unes aux autres, de sorte que l'esprit, contraint par là à une tension continuelle, en arrive à ne plus discerner les détails et ne reçoit de l'ensemble qu'une impression confuse.

VII

C'est ainsi, par une série de causes multiples, que la coutume de lire les saints Évangiles diminua de siècle en siècle et finit par disparaître presque entièrement du foyer catholique.

Serons nous téméraire de le penser et de le dire? — ce que, depuis lors, le zèle le plus ardent et le plus infatigable s'empressa d'apporter aux âmes et aux intelligences chrétiennes ne compensa point ce qu'elles avaient perdu. Serons-nous téméraire de le penser et de le dire, d'accord avec les Pères et d'accord avec l'Église? — la parole des hommes était fondamentalement impuissante à suppléer la parole divine et, quelque remplis qu'ils fussent de bonnes et saintes intentions, toutes ces myriades de volumes ne valaient point cet unique Livre: *l'Évangile*.

Poursuivons:

Les délayages aqueux et édulcorés qui, sous forme d'ouvrages de piété, remplacèrent, pour un si grand nombre, la nourriture évangélique, si pure, si substantielle, si forte, si vivifiante, ne pouvaient avoir pour effet que d'étioler à la longue la vigueur du tempérament chrétien.

Beaucoup de préceptes du Nouveau Testament, très rudes et très nets, étant quelquefois laissés dans l'ombre ou atténués, afin de ne pas rebuter, et d'autre part la lecture du Livre divin ne venant pas chaque jour faire justice de ces précautions trop humaines et de ces regrettables accommodements, il s'ensuivit, et devait s'ensuivre que l'esprit du monde s'infiltra par gradations insensibles dans le concept religieux de beaucoup d'âmes très croyantes, très disposées à bien faire et très passionnément attachées aux moindres observances du culte.

Les petites dévotions prirent alors trop souvent la place des grands sentiments et des hautes vertus; les minutieuses pratiques, celle des viriles actions: le vrai type de la perfection à atteindre se trouva faussé, altéré, amoindri. A l'image grandiose et apostolique du *Saint*, dont le puissant et lumineux exemple enthousiasme les cœurs et entraîne les volontés, succéda la figure un peu pâle et effacée du *saint homme* dont la vie, toute éditante qu'elle soit, ne pénètre pas les âmes d'autrui d'une chaleur incandescente et ne les emporte nullement dans son orbite. — Or, la force d'expansion et d'attraction, la force de prosélytisme du Christianisme étant, avant toutes choses, dans la sainteté des chrétiens, c'est-à-dire dans l'entière application, faite par eux, des préceptes et des conseils évangéliques, il arriva qu'étaient ainsi affaiblis au dedans, on eut moins d'énergie, moins de puissance pour agir et pour convertir au dehors, pour attirer dans le sein de l'Église ceux qui avaient le malheur de ne point y être nés, pour y ramener ceux qui l'avaient quittée, pour y maintenir ceux qui s'en éloignaient.

Une autre conséquence, non moins grave, est résultée de cette totale ignorance des Évangiles, dans laquelle se sont endormies, inconscientes du péril, tant d'ouailles du troupeau fidèle. Conservant scrupuleusement et avec ferveur toutes les extériorités de la religion, dociles, orthodoxes, zélés, quoique parfois un peu étroits, nombre de chrétiens sont devenus, hélas! de plus en plus incapables, non seulement de gagner et de convaincre autour d'eux ceux qui ne croient pas, mais d'opposer une résistance intellectuelle sérieuse aux agressions dont la religion est l'objet, aux mensonges audacieux sur les origines de notre foi, aux calomnies contre le Livre sacré; et cette faiblesse intime, dont les inconvénients ne se